

# De la territorialisation à la globalisation : La pratique du tag en mouvement

Marck Pépin

*Université Laval*

---

**Résumé:** L'image à laquelle les tags nous renvoient semble n'avoir jamais été renouvelée depuis leur apparition dans les rues de New-York. Pourtant, la pratique à l'origine de ces tags, vieille d'au moins 50 ans, a traversé les frontières territoriales et outrepassé les attentes temporelles. Son omniprésence dans notre quotidien ne manque pas de rappeler sa vigueur. En effet, les adeptes se sont multipliés et ont proliféré par-delà des mégalopoles où leur présence est banalisée. L'objectif de cet article vise à définir les liens entre cette dernière assertion et l'évolution de la structure socio-spatiale des tagueurs. À partir des entretiens et des récits issus d'une observation-participante effectuée durant deux ans (2018-2020) au sein d'un groupe de tagueurs à Paris et ailleurs en France métropolitaine, deux formes de relations se répondent : celle des tagueurs avec le territoire, et celle du territoire avec les phénomènes de globalisation. Les résultats obtenus soutiennent l'idée selon laquelle les mutations territoriales globalisées reconfigurent l'espace social des tagueurs. Dès lors, en admettant que les tagueurs demeurent confinés dans leur structure originelle, de laquelle une « communauté imaginée » s'est forgée, une forme actualisée de la communauté est révélée.

**Mots clés:** taggeur ; globalisation ; urbanité ; communauté imaginée ; territoire

**Abstract:** The image we have of tags seems never to have been updated since they first appeared on the streets of New York. However, the practice behind these tags, which dates at least 50 years, has crossed territorial borders and exceeded temporal expectations. Its omnipresence in our day-to-day does not fail to remind us of its power. In fact, the followers have multiplied and proliferated beyond the megacities where their presence is trivialized. The objective of this article is to define the connections between this last assertion and the evolution of the social-spatial structure of taggers. Based on interviews and accounts from participant observation over two years (from 2018 to 2020)

within a group of taggers in Paris and elsewhere in metropolitan France, two forms of relationships emerge: the relationship between taggers and the territory, and the relationship between the territory and the phenomena of globalization. The results obtained support the idea that globalized regional mutations reconfigure the social space of taggers. Accordingly, by admitting that taggers remained confined within their original structure, in which an “imagined community” is forged, an updated form of community is revealed.

**Keywords:** tagger; globalization; urbanism; imagined community; region

---

Caractérisé à l'origine par une identité calligraphiée d'un pseudonyme et d'une datation, l'exercice du tag trouve son origine à New-York (Beuscart et Lafargue de Grangeneuve 2003) à la naissance d'un mouvement catalogué de « contre-culturel » (Bennett 2012), au tournant des années 1970, porteur d'idées contre-hégémoniques, le hip-hop. À ne pas confondre avec le graffiti, auquel il pourrait être attribué un but explicitement artistique et politique, la pratique du tag aurait comme unique volonté de déposer son *blaze* (pseudonyme choisi) ou le nom de son *crew* (groupe d'appartenance)<sup>1</sup>. Couplé au style anarchique de certaines marques, l'interdiction formelle de la pratique par l'État laisse présager une typologie des tagueurs. Quand il est question de parler de mon terrain d'enquête ethnographique, des présupposés entretiennent un discours stigmatisant les tagueurs de jeunes de banlieues et de délinquants, appartenant à un niveau socio-économique et culturel inférieur à la moyenne. Certains ironnent jusqu'à invoquer leurs caractéristiques ethniques.

Cependant, il n'est question ni d'enfermer la pratique dans une culture, ni même d'identifier ses adeptes comme des jeunes de banlieues réduits à leurs difficultés socio-économiques, caractéristiques symptomatiques d'une appétence à la subversion. En réalité, le monde du tag a pris une tout autre tournure sociale et culturelle bien discordante de ce qu'il était dans les ruelles new-yorkaises et dans les banlieues parisiennes, à ses débuts. Malgré ces évolutions, son essence structurelle est préservée, révélant ainsi une subordination aux évolutions territoriales orchestrées par l'*establishment*.

En dépit des représentations collectives éronnées qui nourrissent ces préjugés, les tagueurs alimentent un imaginaire dépassé à travers un art subversif demeurant obscur pour les non-initiés. De manière plus concrète, alors qu'il soit paradoxalement des plus visibles dans les milieux urbains, le



Figure 1. Stores tagués à Paris, 18<sup>e</sup> arrondissement. Photographie de l'auteur, 2019.

tag repose sur des particularités sémantiques qui entravent tout discernement de la volonté et de la nature de ses adeptes (Figure 1)

D'ailleurs, ces derniers manifestent une indifférence inébranlable à l'égard de ce que le public profane pourrait bien penser d'eux. Pourtant, malgré la dissemblance frappante avec la « communauté imaginée»<sup>2</sup> (Anderson 1983) que les tagueurs représentent et se sont forgés à travers le mouvement hip-hop, les données issues de mon enquête révèlent une curieuse accointance avec les perspectives originelles de la pratique, sur lesquelles s'est construit cet imaginaire intersubjectif. Alors, pourquoi lesdits présupposés, entretenus par les tagueurs et véhiculés par l'État et les non-initiés, sont-ils fallacieux ? Au moyen de quelle configuration territoriale et par quel mode opératoire l'univers du tag a-t-il pu s'émanciper de son socle culturel au profit d'une sphère indépendante ? Comment se structure cette dernière ?

C'est à partir d'une étude ethnographique menée au sein d'un groupe de tagueur parisien que des réponses à ces interrogations seront proposées. L'observation participante, méthode privilégiée de cette enquête, s'est déroulée sur une période d'approximativement deux ans, de décembre 2018 à décembre 2020. En complément, une vingtaine d'entrevues a été réalisée avec des tagueurs et des tagueuses n'appartenant pas au *crew* de référence mais étant localisés au sein du cercle social de ses membres. Tout en restant dans le cadre nodal de l'anthropologie, les données ethnographiques recueillies donneront lieu à une analyse qualitative enrichie par des éléments théoriques empruntés à la géographie urbaine et sociale.

Fort de ces outils, après le discernement des rhizomes de la pratique – ces derniers se développant en premier lieu de New-York vers Paris –, une description du *crew* plantera un nouveau décor. Le tag sera ensuite édifié en outil socio-spatial d'appropriation territoriale. Pour cela, le caractère socialisant généré par la pratique sera notamment mis en évidence. Utilisant l'espace de manière méthodique à l'aide de multiples auxiliaires, les tagueurs seront dépeints comme les bâtisseurs d'un réel maillage communicationnel duquel émerge un jeu de pouvoir singulier. Après avoir mis au jour sa subordination au territoire, il sera démontré à quel point la pratique est régie par des flux globalisants qui redessinent l'appareillage urbanistique contemporain. La globalisation sera l'axe à suivre pour appréhender la nouvelle structure de l'espace social de la communauté. Nous découvrirons alors que les tagueurs sont à la fois victimes d'une stigmatisation entretenue par la globalisation et à la fois attelés aux mutations que cette dernière fait subir au territoire.

## Aux origines du pouvoir des marques

Pour tracer les pourtours de cette pratique, il est nécessaire de revenir à l'ère du renouveau urbain d'après-guerre qui eut lieu en France. En 1950, les grands modèles d'aménagements lui structurent des conditions d'accueil, sous la subordination d'un fonctionnalisme en accord avec l'émergence de l'économie libérale des Trente Glorieuses. Ce modèle a été fortement critiqué, notamment par les penseurs situationnistes tels que Jane Jacobs en Amérique du Nord et Henri Lebfeuvre en France (Gzeley *et al.* 2019). Ces critiques étaient dirigées contre les grands ensembles et la séparation des fonctions urbaines. Selon eux, cette conjoncture urbanistique nuirait à l'organisation plurifonctionnelle des espaces urbains de la ville, au-delà de la rue.

Par l'acquisition forcée d'un droit à la ville (Lefebvre 1967), le tag se présentait comme l'expression spatiale d'une réponse aux inégalités économiques, sociales et ethniques. Les retombées de ce mode de vandalisme<sup>3</sup> engendraient une stabilité de l'individu au sein de son *crew* (Louis et Prinaz 1990). De part cette démarche, le tag se rapprochait d'une sémiologie révolutionnaire aux approches marxistes-léninistes ou encore anarchiques ; d'une part, il émergeait suite à la révolte urbaine entre le centre et la périphérie, où une lutte des classes était à l'œuvre ; et, d'autre part, il se caractérisait par le non verbal, le nihilisme sémantique et le subjectif (Baudrillard 1976). Cette « désorganisation », tant sur la pratique que sur la théorie, était un progrès et une avancée pour l'insurrection.

Pour reprendre l'idée de Jean Baudrillard, la pratique du tag est une force pacifiste d'opposition puisque c'est sur la différence qu'elle est générée et non par l'affrontement. Toutefois, une guerre constante était livrée par les tagueurs et les autorités, pour qui un tag non effacé laisse la voie libre à la dégradation urbaine et au développement de la criminalité. Cette certitude constitue la reproduction policière de la théorie du *broken window* (Kelling et Wilson 1982) selon laquelle le désordre visible favorise la criminalité en renvoyant un faible contrôle social. L'opposition entre les tagueurs et « les forces de l'ordre » trouve son équilibre au moyen d'un modèle juridique, urbain et socio-culturel caractéristique des nouvelles villes industrielles occidentales des années 1970. En vertu de ce modèle, la pratique peut subsister selon un système de lutte opprimés-oppresseurs, ou encore, selon une induction effraction-réprimande. Autrement dit, la pratique existe grâce à deux axes d'exercice du pouvoir qui s'animent simultanément.

C'est dans les années 1980 que le tag fait son apparition en France, à la suite des mutations territoriales et urbaines qui s'alignent sur le modèle états-unien, avec plusieurs notions transformatrices : urbaine, juridique, sociale et culturelle. Dans sa définition de la périphérie, quatre rudiments sont notamment mis en perspectives par Hervé Vieillard-Baron (2011) : 1) une continuité urbaine marquée par une ceinture entourant la ville ; 2) une périphérie soumise à des devoirs protégeant les politiques sans réciprocité ; 3) une banlieue marginalisée et exclue ; et 4) le berceau d'une mode revendicatrice, le hip-hop, plutôt jeune et masculiniste. Ce voyage culturel outre-Atlantique peut s'expliquer par les processus globaux qui agissent sur les situations locales (Kokoreff 1994) au sein desquelles les jeunes de banlieue, munis de leurs bombes aérosols, répondaient aux problèmes de structuration sociale par une lutte spatiale. Perçu comme désorganisé et violent (Shulman 2017), le tag réagit, par mimétisme, à la désarticulation d'un système urbain aux conséquences destructrices sur le plan socio-économique et spatial. Plus encore, l'effraction adopte les mêmes principes visuels sur lesquels la publicité consumériste repose, à savoir l'individualisme et la promotion d'une marque affichée sans consentement citoyen. Cette conjecture n'est pas sans rappeler la théorie de l'imitation de Gabriel Tarde (1890) selon laquelle la société évolue grâce au processus d'imitation d'idée, de comportement ou d'innovation, quand bien même la volonté originelle du fait social demeure anti-systémique. Ici, la publicité se place comme un simulacre (Baudrillard 1981) de la réalité urbaine que le tag tente d'éclipser en jouant à son propre jeu.



Figure 2. Tag du BEP en milieu urbain à La Roche-sur-Yon, 2019. Photographie de l'auteur.

### Description du crew

Nous y reviendrons, mais le *crew* présenté dans cette partie n'est pas l'unique à avoir eu son importance dans l'apport des données. Toutefois, ce *crew* de référence, le BEP<sup>4</sup> (Figure 2), dont l'acronyme signifie « bientôt en prison », est ici pris en exemple pour éclairer le cadre de formation d'un *crew*, la composition qu'il peut adopter et les intérêts que peuvent susciter sa création.

Le BEP est un *crew* formé à La Roche-Sur-Yon (France) dans lequel SELEST<sup>5</sup> et ZAKER, deux « acteurs-ponts » de ma recherche, ont évolué. Voici l'extrait de l'histoire narrée de SELEST concernant la formation du BEP :

Avant même la création du *crew*, je pratiquais [le tag] seul de mon côté, des fois avec des amis de mon quartier. Mais généralement, chacun œuvrait de son côté. Je pense qu'on ne savait pas comment faire pour se réunir, nous n'avions pas d'idées fédératrices pour englober les différentes tendances car nous étions tous très différents [...]. En 2006, pour nous, c'est là que tout a commencé, il y avait des grosses manif[estation]s à l'époque [...]. Déjà en 2005, les nombreuses émeutes en banlieues, suite à la mort de deux jeunes et l'exclusion de la faute policière de la part de Sarkozy<sup>[6]</sup>, sont des événements qui sont venus jusqu'à nous et qui nous ont touchés. Et, du coup, le 6 mai 2007, Sarkozy arrive au pouvoir. J'avais 18 ans, il me semble à l'époque, et j'habitais depuis toujours à la Roche-sur-Yon, comme la plupart des membres du

*crew* [...]. Cet événement fut l’élément déclencheur de toute la suite. Nous « fêtons » tout ça [l’élection présidentielle de Sarkozy] chacun de notre côté, et mon ami m’appelle en balançant cette idée de *crew*, à la rigolade au début. Suite à cela, nous nous voyons. On savait que l’idée allait toucher un public beaucoup plus large. Notre idée était clivante et provocatrice. Et surtout énigmatique [...], nous voulions toucher des gens.

Aujourd’hui dans la trentaine, SELEST poursuit l’entretien en appuyant l’amitié comme élément fondateur du *crew*. Rencontrés par le biais du travail ou par l’appétence à d’autres styles d’infraction à la loi, tout en supportant l’idée d’une convergence idéologique, notamment politique, les membres sont néanmoins représentés par leur différence socio-économique et caractérielle. Il continue :

Nous étions tous différents et nos différences ont fait ce que nous sommes tous individuellement aujourd’hui. C’est ça la magie de notre *crew*, le BEP prend sens en toi, peu importe ton horizon, tu peux le prendre comme tu veux. Moi, je le prends comme un rappel de liberté et de la chance que j’ai, comme une révolte hurlante, une défense de la liberté et [de] celles des autres. Certains prônaient surtout la liberté de taguer, d’autres comme une réponse à l’autorité, les lois. C’est pour ça que ce *crew* est fédérateur.

Depuis sa création en 2007, le BEP existe encore même si, comme SELEST le précise, beaucoup ont arrêté l’activité et très vite, les membres ont déménagé :

Il y a eu des nouveaux qui sont rentrés, un peu de jeunesse, certains que tu connais je pense, et ce n’est pas fini ! Il suffit juste qu’on nous rencontre et c’est bon. Avant, il [n’y] avait que nous, aujourd’hui, il n’y a pas de chef ou quoi. Ça te rappelle que tu es seulement le chef de toi-même en quelque sorte. Aujourd’hui, il y a des gens un peu partout qui nous connaissent, on est comme un collectif, on fait des tracts quoi, sous forme de *stickers*<sup>7</sup> [Figure 3] ou de peinture. Dans pas mal de villes, on est représentés et on nous connaît un peu [...]. Mais je ne peux pas dire que l’on représente réellement un territoire précis, à part à La Roche-sur-Yon, à une époque. Mais dans tous les cas, on est comme des chats, on territorialise notre territoire.

Souvent pratiquée de nuit, une séance de tag ne peut être considérée de manière isolée, car elle s’insère souvent dans un ensemble d’activités



Figure 3. Sticker du BEP, Paris, 19<sup>e</sup> arrondissement, 2020. Photographie de l'auteur.

ayant des objectifs sous-jacents qui orientent les marches. C'est ainsi que les séances étaient fragmentées de soirées arrosées, de visites chez des amis, d'excursions en dehors de la ville, et surtout, de longs moments de discussion et de contemplation. De ces séances plus ou moins étendues dans le temps et l'espace, se dégageaient un mode de vie et un mode de pensée, bien plus qu'ils ne s'y tenaient une unique performance artistique. Les espaces de non-pouvoir étaient fortement convoités, comme le montre l'attrait particulier pour la culture *rave*, au détriment des évènements hip-hop dont la culture du tag a pourtant émergé. Lors des soirées organisées dans des lieux souvent non conventionnels, les collectifs influencés par la culture *rave* s'accordent davantage avec l'idéologie des tagueurs, même si, par ses textes revendicateurs, le rap reste le style musical le plus écouté par les membres du *crew*. En résumé, la vie des tagueurs se caractérise par une appréhension de l'espace constitutif d'une approche territoriale inhérente à la pratique.

### **Appropriation d'un territoire aliéné**

Puisque l'enquête se déroula bien plus avec un groupe mobile qu'au sein d'un territoire figé, il fut évident de s'évader, lors de fins de semaines, en direction de

diverses villes et villages de France. Il semble opportun de raconter un épisode retracant l'un des passages nocturnes vécus lors d'une de ces escapades :

Nous conduisons en territoire lillois pour le week-end, ville dans laquelle plusieurs des amis du *crew* résident. Dès notre arrivée, leurs traces se dessinent au rythme de notre marche hasardeuse. Vers 4 heures, les tagueurs de la soirée décident de partir déambuler dans la ville, munis de leur sac cabas, sac fourre-tout et sac à dos dans lesquels leurs bombes [de peinture] et leurs marqueurs sont dissimulés. La plupart connaissent Lille comme leur poche, nous les suivons dans toutes les rues, aussi bien celles éclairées et fréquentées que celles sombres et sinueuses. Sur notre chemin, toutes sortes de surfaces sont repassées de couleurs plurielles : poubelles, stores, vitrines, murs, camions, bus... Cela me permet de découvrir les *blazes* et les *crews* de chacun. De manière méthodique et naturelle, ils errent comme s'ils faisaient partis du décor, commentant d'autres tags précédemment laissés ou effacés. Après 1 heure de vadrouille, l'un d'eux nous montre une face secrète et interdite de la ville. Il escalade un immeuble, se retrouve de l'autre côté de l'immense portail qui se tenait devant nous. Il presse un interrupteur qui ouvre le portail et nous ordonne de longer rapidement sur la droite de celui-ci, accolé au mur pendant 50 minutes, pour qu'aucune alarme ne retentisse. Nous arrivons alors à l'intérieur d'une zone interdite : il s'agit d'un passage pour accéder au toit du centre commercial Euralille. Nous grimpons le plus haut possible afin de contempler l'étendue de la ville.

Cette péripétie est loin d'être un cas isolé de l'enquête, mais elle met en évidence le potentiel d'appropriation territorial qu'offre la pratique à ses adeptes. Ces derniers appréhendent leur milieu pour le maîtriser et mieux vivre avec. La connaissance et l'appropriation que sous-tendent l'exercice structure des flux socialisants. Au rythme de leurs manœuvres, les tagueurs se lient entre eux, se relient les uns aux autres et se délient du maillon social généré comme bon leur semble. L'intégration au *crew* s'effectue par une entente informelle avec un ou plusieurs membres du *crew* avec le(s)quel(s) le nouvel arrivant s'est lié d'amitié, ainsi que par son envie d'y adhérer. Le sentiment d'appartenance au *crew* prend alors racine, il évolue ensuite en fonction des interactions sociales, vécues dans les rues avec les membres, ou sur les murs par l'intermédiaire des tags.

Au sein des sciences géographiques, force est de constater la prééminence du caractère social endossé par la notion de *territoire* (Raffestin 1997 ;

Debardieux 2003; Pagney Bénito-Espinal et Thierry 2013). Évoquer le territoire, et d'autres termes partageant le même radical (par exemple, territorialité ou territorialisation), revient à mobiliser tous les individus d'un espace, envisager leurs relations, songer que ces dernières prennent une certaine forme et, en fin de compte, considérer que ce schéma relationnel est structuré et évolue au moyen de ressources et de médiateurs multiples. Selon cette définition, nous avons toutes les raisons de penser que l'exercice du tag correspond à un processus de territorialisation. En particulier parce qu'il exprime le besoin de s'identifier et d'exister dans un milieu social en utilisant des matériaux et de médiums fournis par le système. Ainsi, chaque tagueur questionné m'a fait part des démarches requises pour s'approprier de nouveaux territoires vécus :

À chaque fois que j'ai déménagé, changé de ville ou de quartier, le tag m'a permis de m'approprier le territoire. Et quand tu es motivé, ça va très vite. C'est très facile d'être présent. (JIEM)

C'est un nouveau terrain de jeu avec tellement de lieux et endroits à découvrir. Je me sens chez moi au bout de 3 à 4 mois, le temps d'en faire et que ça soit remarqué. À partir du moment où tu vois tes premiers tags se faire effacer. (Yann)

À partir d'un mois dans un nouveau territoire, je commence à me l'approprier. Après avoir compris les règles locales du jeu. (SELEST)

Selon la temporalité de chacun, les « règles » régies par la pratique et le territoire particulier, le tag donne à son protagoniste le moyen de s'assimiler au décor socialisant de sa ville, son nouveau terrain de jeu, par lequel son sentiment d'appartenance à la communauté des tagueurs locaux se développe.

Le glossaire de Géoconfluence (2005) souligne à juste titre les limites « floues » auxquelles la notion de *territoire* nous confronte, notamment dans le contexte d'une évolution contemporaine régulée par une organisation réticulaire. Ce « flou » constitue la branche analytique qu'il s'agira d'éclaircir grâce aux concepts de *globalisation* et *d'urbanisation* sur lesquels une explication plus approfondie sera de mise. Quoi qu'il en soit, si ce « flou » correspond à l'émergence d'une organisation réticulaire, il doit coïncider avec l'évolution de la pratique du tag. En effet, l'exercice réussit deux mobilisations réticulaires simultanées. La première, exercée par l'agent, est physique, mobile et délimitée dans le temps, tandis que la deuxième, exercée par le médium de l'agent, est psychique, statique et non délimitée par le temps. Pour la seconde, il est saisissant d'observer qu'elle



Figure 4. Camion tagué, Lyon, 2020. Photographie de l'auteur.

peut également devenir mobile lorsque le tag est transporté à l'aide d'artéfacts auxiliaires tels que les trains, les métros, les bus, etc...

Quand il est fait référence aux artefacts auxiliaires et à la spatialité réticulaire dont les tagueurs sont les vaisseaux, il est tout particulièrement question des nombreux réseaux que les tagueurs empruntent en les redécorant volontiers. Selon Laurent Chapelon (2004) les réseaux sont définis comme « l'ensemble d'éléments matériels et immatériels [...] ou informationnels, assurant la mise en relation de différents lieux d'un territoire et des entités qui les occupent ». En utilisant des matériaux pour les intégrer dans la sphère de l'immatériel – social, politique ou encore culturel – et de l'informationnel, tout en les mettant en relation, les tagueurs se fondent dans l'espace réticulaire.

### De l'acteur réseau à l'espace mobile

En prenant conscience du pouvoir socialisant des traces laissées, il nous paraît tangible que la pratique du tag soit constitutif d'un « acteur-réseau » (Latour 1991) remarquable. Il est un principe fondamental de l'analyse socio-technique qui consiste à introduire dans les réseaux non seulement des acteurs humains, tels que les tagueurs, mais aussi les actants non-humains<sup>8</sup> – dans ce contexte-ci, il s'agit en l'occurrence des objets –, tels que les tags eux-mêmes, les murs supportant ces inscriptions ou encore les bombes de peinture, et à observer comment ces éléments sont reliés entre eux et produisent des

effets sociaux. De bien des manières, parfois périlleuses, parfois préventives, la pratique du tag entreprend une sémiotique qui s'incorpore aux objets, permettant une médiation par laquelle la formation de communication collective, interindividuelle ou unilatérale devient possible. La plupart des tagueurs, seuls ou en groupe, aiment vandaliser les lieux lorsqu'ils sont proches de l'habitation d'un de leur ami, ou dans le centre-ville. Autrement dit, lorsque leur *blaze* a le plus de chance de remplir sa fonction sociale. Dans cette perspective, la pratique du tag est une entité composite et provisoire, produite par l'ensemble des relations entre ces actants humains et non-humains. Qu'ils soient peints selon la stratégie de leurs auteurs ou admirés selon le point de vue des récepteurs, les tags réussissent un dialogue hors du temps, comme l'atteste CHATTE :

Quand tu vois des tags de tes amis, c'est un peu comme s'ils ou elles étaient là, avec toi, et ça a un côté rassurant. Par exemple, quand tu vas dans une ville que tu ne connais pas forcément mais que tu vois des tags de potes, c'est une sensation assez chouette, comme un genre de réseau de messages plus ou moins secrets laissés là.

Ou encore Yann :

Je regarde souvent les autres tags. Ils me permettent de savoir que cette personne est venue ici et donc de pouvoir savoir ce qu'elle a fait. Cela me permet de voir d'autres styles, d'en découvrir de nouveau, savoir qui commence, qui arrête [...] de connaître qui en fait beaucoup. Cela me renvoie à mes émotions personnelles. [...] J'essaye de taguer là où il y a déjà des tags. J'aime les endroits incongrus où il [n']y a que très peu de personnes qui feront l'effort d'aller voir mais surtout, les endroits les plus visibles par un maximum de monde.

Les tagueurs sont tous des adeptes d'une pratique régie par des lois et des codes. Le *blaze* et son positionnement donnent des informations sur les lieux de passage des auteurs, sur leurs personnalités ou encore sur les personnes qu'ils fréquentaient au moment du délit, en fonction des tags avoisinants. Un tag aperçu dans un lieu abandonné, où il est peu commun de se rendre, offre une surprise amusante, renvoyant l'auteur à son caractère vagabond, discret ou même solitaire. Les tags rendent compte d'un réseau social encore plus important lorsque l'on considère qu'un réel sentiment d'appartenance se forge un peu plus à chacune de ces interactions. La pratique revêt alors un double enjeu communicationnel : celui de parler à ses proches, ou bien celui

de participer à un univers social plus étendu, puisque « chez toi tu parles à tes potes, ailleurs tu essayes de donner une importance plus forte à ton nom » (Anonyme 1, novembre 2019). Pour les tagueurs, l'urbanité, associée plus largement à sa valeur territoriale, constitue un vaste espace social dont la pratique est une condition unique d'insertion.

Nous suggérons que les objets ciblés par les tagueurs peuvent être appréhendés à la fois comme des « quasi-objets » (Serres 1980) et des objets-signes (Baudrillard 1968), en ce qu'ils représentent des constitutions intermédiaires entre l'aspect physique et idéel d'un objet devenu, après recouvrement, un sujet inclu dans l'espace social des tagueurs. Ils relèvent ainsi d'une double dimension : relationnelle, au sens de Michel Serres et de Bruno Latour, et symbolique, au sens de Jean Baudrillard. Les tags participent alors à l'édification d'un réseau relationnel dans lequel seuls les adeptes peuvent s'inscrire par la médiation du symbolisme. En effet, les artéfacts transportent avec eux un message tacite. Ces entités, qui semblent objectales, deviennent sources d'interaction sociale. En d'autres termes, au sein des couloirs urbains recolorés, l'acteur-tagueur devient un réseau et le réseau-tagué représente un actant.

Par ailleurs, le territoire est constamment réévalué puisque ses agents ont la capacité d'en redéfinir ses significations. La volonté de recouvrir ce qui n'est pas découvert fait des tagueurs des acteurs singuliers. Par son pouvoir communicatif, symbolique et identitaire, le tag réhabilite les non-lieux en leur attribuant les caractéristiques d'un lieu. Les non-lieux sont des espaces qui, selon Marc Augé (1992, p.100), s'opposent au lieu anthropologique puisqu'ils se définissent « ni comme identitaire[s], ni comme relationnel[s], ni comme historique[s] ». Ces non-lieux prennent vie grâce aux traces laissées dans les réseaux où ils sont aperçus, englobant les transports, les autoroutes, les zones « en chantier » ou les lieux abandonnés. Les chantiers sont pour SELEST « une pépinière pour l'évolution des styles. Plus une ville est en travaux, plus elle a des chances de voir émerger de nouveaux talents ». De manière plus saillante, les tagueurs sont friands des non-lieux traversés par un axe de transport inaccessibles, des zones appelées « effet-tunnel ». Comme une stratégie marketing, ces zones telles que les gares ou les entrées d'autoroutes sont valorisées pour l'accueil symbolique qu'elles représentent. En tant qu'espaces de non-pouvoir, l'absence de passage des systèmes de nettoyage en fait des cibles privilégiées, ce qui offre à l'individu ou au collectif, de passage ou de permanence, l'opportunité de s'inscrire dans le « panthéon » des tagueurs d'une ville.



Figure 5, Effet-tunnel. photographie de l'auteur, Lyon, 2019.

En outre, du fait de l'essence mobile et révolutionnaire qu'accordent ces acrobaties, la pratique du tag donne matière à l'étude de l'espace mobile de Denis Retaillé (2009). Selon le géographe, la mobilité va créer le lieu. Cette mobilité s'enclenche en réponse à un signal qui prend sa source dans la mobilisation identitaire et culturelle, mais aussi dans l'affirmation d'une puissance et dans la volonté de contrôler un espace géopolitique ou d'exploiter une ressource. La pratique du tag, insaisissable soit-elle, est constitutive d'une technique qui prend le contre-pied du pouvoir en réinventant un langage, des significations, des symboles. Bien plus, les tagueurs sont parfois conscients de réinventer, à leur manière, un langage destiné à subvertir celui que la gouvernance impose à l'organisation du territoire. Même si, en pratique, il est souvent question de resignifier des panneaux de signalisation, des formes de l'habitat et des non-lieux silencieux, les tagueurs soulignent plutôt qu'ils participent au langage publicitaire selon leur propre valeur. Ainsi CHATTE s'exclame: «La rue nous appartient ! Y en a ras-le-bol que la pub ait pu s'infiltrer partout mais que des gens lambda qui mettent leur nom en couleur sur les murs, soient perçus comme des bandits [sic]», tandis que SELEST assure que «les publicitaires font comme nous, on fait le même boulot, on vend une image, une marque, une idée».

Aussi bien «dégueulé»<sup>9</sup> dans les structures urbaines habitées que logé dans les espaces originellement vides, là où le pouvoir hégémonique a oublié de s'établir dans son entièreté, le tag tire sa force par son non-sens et son omniprésence. Dans le premier cas, lorsque déposé dans les lieux de vie, il redéfinit le «quasi-objet», alors que dans le second, lorsque peint dans les

non-lieux, il attribue à l'objet une telle teneur sociale. Alors, si le tag incarne une reconquête de l'espace aliéné et une conquête de l'espace vide, le territoire, est lui, un acte de pouvoir.

### **Une pratique concomittante aux flux globaux**

Le territoire est un espace constant d'appropriation et de réappropriation. Par l'intermédiaire des objets urbains, les tagueurs s'accommodeent du territoire et s'identifient à lui. Or, ce regard porté sur l'objectif de la pratique contraste avec l'enquête ethnographique réalisée. De fait, le *crew* suivi est originaire d'un territoire dont l'abondance des objets urbains n'est pas ce qui le caractérise. De plus, il réunit des membres se réclamant de territoires distincts, en fonction des temporalités. Parce qu'il illustre cette contradiction et l'ensemble de notre enquête, cet extrait de journal de terrain semble pertinent :

Alors que nous continuons à taguer dans les rues de Lille, je me retrouve avec cinq tagueurs inconnus. Amis d'amis et tagueurs de passage en ville, leur parcours de vie rend compte de la particularité de ce groupe social : leur grande mobilité leur permet d'appartenir à plusieurs territoires. Certes, chacun s'identifie à une ville, une origine. Elle est choisie par rapport au taux d'appartenance à celle-ci, modulé par le temps passé à la repasser ou dans la manière de l'apprécier. Je me retrouve alors avec un Lillois de Nantes, un Lyonnais de Grenoble de passage à Lille ou encore un « Canadien Lillois ». Ils appartenaient tous à plusieurs *crews*, fondés dans plusieurs quartiers, villes ou encore pays différents. Les membres du BEP et les tagueurs rencontrés ont grandi dans un espace qu'ils considèrent [comme] rural et dans lequel le tag leur a été enseigné. Aujourd'hui, ils font voyager la pratique de ville en ville, de village en village, de réseau en réseau. À ce moment précis, je puis constater que la pratique du tag s'accompagne d'une transcendance territoriale où la mobilisation des lieux est des plus variée.

Aux prémisses de cette investigation, je pensais innocemment entreprendre une enquête ethnographique traditionnelle impliquant un groupe particulier et le suivre. Toutefois, même s'ils se côtoient, les membres du BEP ne se réunissent plus ensemble. D'ailleurs, puisque les membres du *crew* de référence se sont dispersés depuis sa création, je n'ai pu tous les rencontrer. Chacun appartient à d'autres *crews*, qui se forment, se reforment et se déforment. Par nécessité

de redessiner la structure d'une communauté faussement perçue, les deux prochaines parties ont pour but de traduire la composition pour le moins surprenante des groupes suivis.

Au fil des rencontres, il fut évident qu'un *crew* n'appartient plus nécessairement à un territoire figé, immanent, mais à un espace-temps singulier et multi-situé. Il n'est pas pour autant oublié avec le temps puisque l'imaginaire d'un groupe se fonde simplement moins sur la représentation d'un lieu que sur un moment passé là et là, plus ou moins long, avec les membres. Notons que certains *crews* prennent davantage de place dans la vie d'un tagueur, mais aussi que certains d'entre eux choisissent de rester fidèle à leur unique *crew*. Ainsi, en se basant uniquement sur les entretiens, sur les dix tagueurs qui ont choisi de divulguer le nom de leur(s) *crew(s)*, j'ai obtenu 23 noms de *crew*. Néanmoins, ce chiffre, au crépuscule de mon enquête, me parut plus modeste que celui auquel je m'attendais. Au cours de longs périples, aussi bien urbains que «ruraux», il fut clair que les forces socialisantes inhérentes à la pratique facilitent l'émergence de nouveaux *crews*.

Le constat selon lequel les *crews* se multiplient au gré d'un éventail de territoire mobilisé, peut être mis en perspective par le parcours de vie de JIEM :

Ma ville d'origine, c'est Nantes, banlieue nord plus précisément et jusqu'à mes 18 ans, où tout a commencé, où j'ai créé un *crew* avec mes meilleurs amis. Un amour éternel me lie à cette ville, et en même temps un très grand conflit affectif: je n'aime pas ce qu'elle est devenue et je n'y vivrai plus. Rennes, [une ville habitée durant] deux ans, des rencontres et des amitiés déterminantes dans la pratique du tag, une réelle explosion du territoire, beaucoup d'appétit et de vandalisme. Paris, [où j'ai vécu pendant] trois ans, une ville incroyable [...]. Lille, [ville où j'ai vécu pendant] cinq ans, découverte volontaire du Nord et de ses briques, un rêve d'habiter une vraie ville à l'histoire industrielle et à l'architecture exotique qui se réalise. Un coup de foudre total, humain, architectural, culturel, social et même météorologique. La meilleure des villes françaises pour moi. Beaucoup de tags, de rencontres, je me suis complètement approprié les différents quartiers où j'ai habité et la culture de la ville en général. Montréal, [une ville habitée durant] un an et demi, [j'ai été] limité par mon visa malheureusement, une ville paradisiaque à tout point de vue [...].

Au fil de son récit, JIEM illustre l'importance des dimensions urbanistiques d'un territoire, jusqu'à le qualifier d'« exotique » lorsqu'il dispose de tous les attributs requis à l'appréciation de la pratique. Dans chaque ville, le tag lui a permis de se territorialiser en fonction des rencontres fortuites et du contexte territorial.

Voyageant aux quatre coins du globe, la pratique du tag s'inscrit dans la mutation des modes de circulation des personnes, des images, des idées et des dynamiques économiques globales. Pour Arjun Appadurai (2015), la culture doit inévitablement être appréhendée en relation avec ces flux et leur historicité. La création des réseaux et de réseaux de réseaux (Giraut 2008) constitue le point de départ d'une globalisation structurée à travers une spatialité réticulaire exponentielle. Cela se caractérise notamment par l'expansion des réseaux et, par conséquent, des possibilités de mobilité. L'évanescence du territoire, résultat de cette nouvelle forme de spatialité, trahit l'homogénéisation du monde euro-colonial, qui en serait la cause. Cette perspective contemporaine se manifeste par la multiplication des flux mondiaux (culturels, informatiques, économiques, etc.) alimentés par les progrès scientifiques et l'émergence des nouvelles technologies. Ces facteurs induisent une nouvelle forme du capitalisme qualifiée de « post-industriel », défini par l'homogénéisation économique mondiale. Cette nouvelle configuration des mobilités altère les perceptions de nos espaces puisqu'aucun code n'a le temps de territorialiser l'être. Les identités, soumises à la vitesse des circulations globales, se recomposent sans cesse, privées de l'ancrage stable que le territoire permettait autrefois. C'est là le symptôme d'une déterritorialisation généralisée des subjectivités, en proie à des flux qui dissolvent les cadres d'appartenance. La culture du tag, dont les réseaux sont le terrain de jeu, offre une éclairante remise en perspective des mondialités. Les tagueurs ayant vécus l'évolution des modes de circulation et la multiplication des ressources disponibles attestent :

Le voyage s'est démocratisé avec les années, c'est beaucoup plus simple de prendre le train [ou] l'avion que dans les années [19]90, par exemple. L'explosion dans les années 2000, c'était la fraude des tickets interrals<sup>[10]</sup> (KETAR).

Aujourd'hui, il y a plus de différents types de surface pour peindre par rapport à mon commencement ; les toits en sont un très bon exemple. Il y a beaucoup plus de personnes qui pratiquent le tag et donc beaucoup plus d'outils utilisés pour se démarquer : rouleaux en hauteur, pulvérisateurs ou extincteurs (JIEM).

En plus d'une plus grande facilité d'accès aux réseaux, JIEM souligne que l'expansion économique nourrit le développement de médiums pour pratiquer, ou pour reprendre les termes utilisés pour décrire la notion de territoire, l'augmentation des ressources du système. Au cours de mon enquête, pour les plus vandales d'entre eux, certains tagueurs pratiquaient le tag à l'acide sur verre<sup>11</sup>. Cette technique, grâce à laquelle le tag est figé à tout jamais, est généralement réservée aux vitrines des enseignes les plus dépréciées, telles que les banques.

Par conséquent, la pratique a su s'adapter admirablement aux fluctuations géographiques. Se dévoilent de nouvelles sensations et de nouvelles perspectives. Pour ZAKER, l'accès à des espaces neufs est « excitant », il aime « le fait de taguer dans des endroits improbables, type pleine campagne ou petites villes miteuses ». En témoigne l'engouement des tagueurs lorsqu'ils pratiquent le tag pendant leurs voyages, leur offrant un « nouveau terrain de jeu, de nouvelles surfaces, de nouveaux concurrents » (Anonyme 2, février 2020).

Toutefois, à l'exception d'un voyage en Grèce, mon enquête auprès des tagueurs n'a pas dépassé la France métropolitaine. Le terme de « globalisation » sera alors préféré à celui de « mondialisation », dans la mesure où il met en avant le processus d'homogénéisation à l'échelle d'une même entité étatique, tout en admettant la liquéfaction des frontières méso-géographiques (régionales) et micro-géographiques (villes et quartiers).

## Globalisation de l'espace social

Bien que l'amorce de mon enquête soit située à Paris, mon *crew* référant, le BEP, n'est pas originaire de la capitale. Son berceau demeure à La Roche-sur-Yon, une ville avoisinant les 50 000 habitants dans un département rural, la Vendée, localisée dans l'ouest de la France. C'est pourquoi SELEST, dont les premières empreintes dans le monde du tag se sont inscrites dans ce contexte plutôt que dans une zone urbaine dense, ne peut considérer le tag comme un exercice de l'urbain (Figure 6).

D'autant plus que l'homme mobile et errant que SELEST représente ne peut concevoir les espaces réticulaires qu'il chemine, entourés d'arbres et de verdure, comme des produits de l'urbain.

Cependant, le tag suit les traces de l'urbanisation car la territorialisation des tagueurs s'effectue au moyen des objets de l'urbain. Nous avons vu que le tag est assujetti au territoire et que ce dernier évolue en fonction du marché néolibéral. Or, la globalisation du marché économique est l'initiateur d'un



Figure 6. Tag du BEP en milieu «rural», La Roche-sur-Yon, 2019. Photographie de l'auteur.

processus d'urbanisation qui s'étend au-delà des villes. Les réseaux permettent aux territoires de relier les espaces stratégiques importants, afin de générer la croissance de l'économie nationale et répondre aux besoins des populations. La territorialisation des tagueurs a ainsi acquis une dimension multiscalaire, le tag s'initiant en tout lieu. Les tagueurs ont notamment su investir le réseau de communication le plus à même de transcender les frontières : le cyberespace. Les réseaux sociaux et, plus largement, Internet, étant revenus à plusieurs reprises lorsque les discussions sur l'apprentissage des nouvelles générations survenaient.

Par ce processus, au fil de la globalisation, un campagnard devient urbanisé (Lussault 2017). Lussault souligne que l'habitant d'une zone rurale s'inscrit dans le processus d'urbanisation des sociétés, en ce que l'urbanisation modifie non seulement les espaces physiques, mais également les subjectivités, les comportements, les modes de vie, les représentations et les pratiques des individus. L'habitant d'une zone rurale s'inscrit ainsi dans le processus d'urbanisation des sociétés, car chaque individu porte les dynamiques de l'urbanisation autant qu'elle fabrique les sociétés. L'individu se retrouve fabriqué par l'urbanisation, par-delà la fabrication des corps par «le processus de mondialisation» (Lussault 2016). Ainsi, à l'instar du rap, l'emploi du terme «culture urbaine» pour catégoriser le tag est dénué de sens puisque la pratique reste présente en ville comme à la campagne. Les structures et les idéologies urbaines, par processus de rurbanisation, se sont imposées en tout lieu. L'interconnexion de tous les espaces met fin aux dichotomies centre-périmétrie,

Paris-provinces et ville-campagne. Cette reconfiguration du milieu rural se dresse devant un miroir où se reflète le jaillissement des tags, incarnant l'avancée urbaine globalisante (Figure 7).

En parallèle, la ville occupe une place moins importante. Les ghettos et les banlieues, qui autrefois symbolisaient la périphérie urbaine, sont remplacés par une vaste zone péri-urbaine dont la classe sociale moyenne est majoritairement représentée (Aragau, Berger et Rougé 2016). En ces termes, même si certaines zones de banlieues restent économiquement défavorisées, il devient fantasmagorique de concevoir la reproduction des tagueurs comme l'apanage de cette zone géographique. Un gouffre sépare cette représentation avec ce qu'est devenue la communauté des tagueurs, à savoir des membres aux situations familiales électives, allant du milieu socio-économique défavorisé à celui qualifié de « bourgeois » par les tagueurs eux-mêmes. Tout en admettant la surreprésentation de la classe moyenne, les adeptes questionnés rendent compte d'une hétérogénéité du niveau scolaire, s'étendant du « néant » – décrochage scolaire – au doctorat universitaire, d'une origine spatiale vacillant entre la ruralité et l'urbanité, d'âges variés traversant la vingtaine jusqu'à la quarantaine, et hormis celles des tagueurs étrangers venus en tant que touristes, d'une unique nationalité française représentée. Mais quelles sont les modalités convergentes me permettant d'affirmer qu'il s'agit bien d'une « communauté » ?



Figure 7. Tag au «blanco» (correcteur blanc) sur un panneau de signalisation, département de la Haute-Garonne, juillet 2020. Photographie de l'auteur.

Assurément, le dernier constat donne à voir une communauté ne reflétant en aucun cas ce que l'art subversif de ses membres laisse supposer d'eux, c'est pourquoi il a été avancé en introduction que les tagueurs appartiennent à une « communauté imaginée » (Anderson 1983) entretenue mais obsolète. Cette notion présente l'imaginaire comme créatrice d'une communauté au moyen de « relation d'interconnaissance » (Chivallon 2007, 141), puisqu'à une grande échelle, il serait impossible de connaître tous les individus d'une communauté. Maintenant, démontrons que cet imaginaire résulte de l'œuvre sous-jacente de la spatialité réticulaire caractéristique des mécanismes globaux contemporain, précédemment évoqués. Nous postulons que le capitalisme déterritorialisé agit sur la matière utilisée par l'être humain mais également sur l'immatérialité et l'idéalité de ce dernier. Les représentations nationales seraient dès lors passées d'un imaginaire individuel centré sur une identité nationale et comparative, à un imaginaire collectif nourri par les nouveaux systèmes d'information, refaçonnant les localités et les identités. Ainsi, les petites communautés, comme les tagueurs, se rassemblent autour de ressemblances sentimentales plutôt que sur des appartenances territoriales communes. Pour expliquer ce propos, la géographe Marie-Christine Jaillet (2009) atteste que les mobilités auraient fait perdre l'importance du découpage territorial historique. L'individu ne territorialise ainsi plus un territoire mais des territoires à géométries variables. En d'autres termes, le territoire s'organise autour des mobilités, au détriment de la proximité. Par conséquent, le lien social et l'identité ne peuvent plus se créer à partir d'un territoire unique. Dans la même idée, selon Denis Retaillé (2009), les mobilités font perdre de la pertinence aux « fictions géographiques » que représentent les territoires, les frontières et l'aire culturelle. Selon lui, « la dispersion, en effet, ne produit pas de territoire mais de la territorialité attachée à des signes qui ne forment plus une figure homogène » (Retaillé 2009, 101). Ce sont précisément ces signes – marques symboliques, repères, inscriptions culturelles ou sociales – qui permettent aux individus ou aux groupes de se situer et de reconnaître leur appartenance. C'est ainsi, au gré de leur mobilité et de cet univers symbolique partagé, que les tagueurs se reconnaissent et ont pu développer leur propre communauté, fondée sur une territorialité symbolique plutôt que sur une appartenance territoriale.

Comme nous l'avons évoqué, les tagueurs répondent aux mutations territoriales par adaptation et, qui plus est, se nourrissent des réseaux. À partir de ces dynamiques structurelles et économiques, le tag, par imitation, se reproduit. Or, selon Selon Appadurai (2015), dans un contexte de circulation

culturelle alimentée par les réseaux, des éléments culturels – ici, la culture du tag – se transforment en référents autonomes une fois détachés de leur contexte d'origine. Cela nous permet d'avancer que la multiplication des réseaux soutient la métamorphisation de la pratique du tag et qu'un autoréférencement s'est dessiné au fil de l'utilisation multiscalaire et croissante de ces réseaux. Les tagueurs forment désormais des groupes qui établissent et véhiculent leurs propres normes. Les praticiens du tag utilisent les mêmes codes de territorialisation identifiés plus haut, mais se sont émancipés du courant hip-hop au profit d'un autoréférencement par lequel un nouvel espace social globalisé existe, celui-ci caractérisé par des membres hétérogènes ayant une identité commune. Plus précisément, les praticiens du tag dont il est ici question s'identifient à un courant regroupant des adeptes à la fois hétéroclites d'un point de vue social et spatial, mais aussi culturel. Bien que certains restent proches du «graffiti hip-hop» (style de tag tels que le *throw-up*, le *flop*, le *block-letter* etc...), ils se réunissent autour de styles calligraphiques, de médiums et de surfaces variés, pourvu que le tag demeure illégal et soit un acte vandale, reflétant une idéalité anti-hégémonique et libertaire. J'en arrive ainsi à la proposition selon laquelle le hip-hop relève d'un processus initial d'affranchissement de la communauté nationale, et que le tag s'est émancipé à son tour du hip-hop<sup>12</sup> sous l'effet croissant des processus de globalisation.

L'envers du décor est que la communauté et la pratique restent stigmatisées par les effets de l'hyper-spatialité (Baudrillard 1981) qui influence l'intersubjectivité nationale, c'est-à-dire que les technologies de l'information donnent l'impression à l'être humain de se trouver à tout instant en tous lieux. Mais encore, l'hyper-accessibilité, ou pour Appadurai, les «média-scape», crée l'illusion à chacun de connaître le monde. Une dissonance émerge entre la culture du tag et les représentations de celle-ci, s'illustrant comme une confrontation culturelle incompatible au sein des mêmes réseaux de communication. Pour être plus concis, les tagueurs font partis d'une «communauté imaginée» qui, par une sémiotique et une utilisation des réseaux peu conformes, cultive la divergence de leur représentation au-delà de leur espace social. Rien de tel que l'observation des non-lieux pour approuver cette antinomie. Il existe certaines zones géographiques où la puissance communicative s'inverse en fonction de l'appartenance sociale de l'observateur. Ainsi, les non-lieux suscitent la solitude et l'absence relationnelle aux individus de passage situés en dehors de l'espace social des tagueurs. En contrepartie,

ces non-lieux représentent pour les tagueurs des zones géographiques d'une valeur relationnelle fondamentale. Lorsque moi-même je m'y insère (train, RER, métro...), je peux observer des individus esseulés dans ce vide relationnel suivant distraitemment du regard les murs jonchés de tags d'un œil indifférent ou «dénigrant» (SELEST), entrant en opposition avec l'œil averti des tagueurs. Pour l'ethnographe, ces lieux de la surmodernité, pour reprendre l'expression de Marc Augé, deviennent des scènes anthropologiques burlesques d'une fascinante confrontation représentationnelle.

Pour finir, les tagueurs sont soumis au processus de déterritorialisation autant qu'ils reproduisent leur culture en changeant les localités, où l'urbanité et la mobilité se cotoient. Même si les territoires ne cessent d'être mobilisés, la communauté des tagueurs s'identifie moins à partir d'une appartenance territoriale qu'autour de valeurs et de sentiments communs. Ces derniers peuvent être identifiés par l'art calligraphique, l'art du mode opératoire qu'exige la pratique ou encore le vandalisme, la liberté et l'anti-hégémonisme. L'espace social en devient changé, évoluant d'un support territorial au référencement socio-économique à un support réticulaire d'autoréférencement idéal.

## Conclusion

De l'encre a coulé sous les ponts depuis l'ancrage du tag dans les banlieues françaises. Diffusé de toute part avec des caractéristiques similaires, le tag dispose d'une histoire originelle mettant en lumière les raisons pour lesquelles les tagueurs sont aujourd'hui stéréotypés, en raison d'une vérité contextuelle dépassée mais cependant structurante. Indéniablement, la pratique du tag reste aujourd'hui en phase avec certains principes territoriaux relevant des phénomènes socio-spatiaux et urbains, propre à l'occidentalisation et aux phénomènes de globalisation. Finalement, c'est bien parce que la globalisation prend ses racines les plus profondes à New-York que le tag épouse le destin du développement urbain mondial instigué par la métropole. Le tableau ci-dessous résume ainsi les effets de la globalisation sur l'espace social des tagueurs (Tableau 1). La pratique tente de contrôler le territoire, mais en demeure assujettie. Par ce principe, l'espace social des tagueurs se reconfigure en fonction des mutations territoriales.

Tableau 1. Effets de la globalisation sur l'espace social des tagueurs

Modalité	Espace social originel (Communauté imaginée)	Espace social globalisé
Structurelle	Territorialisation et intégration à une communauté par resignification (publicité, quasi-objet, non-lieux, etc.), communication et usage des réseaux	
Spatiale	Territoires et réseaux simples : Villes/banlieues	Espace réticulaire : Territoires multi-situés
Sociale	Ségrégation économique et sociale	Autoréférentialité et hétérogénéité
Culturelle	Discipline de la culture hip-hop	Libertaire : art subversif, proche de la culture rave et hip-hop

Dans cet article, le terme de « globalité » a été préféré à celui de « mondialité ». En dépit de ce choix, la pratique du tag est pourtant recensée à l'échelle mondiale, c'est pourquoi elle peut être classée dans la *World Culture*. Cependant, en fonction des lieux où elle se forge, la pratique n'est pas assimilée de la même manière et n'a pas, non plus, la même portée. Par exemple, elle est peu répandue dans les États africains, alors que son don d'ubiquité est notable dans les États européens ou nord-américains. De surcroît, la majorité des États d'Amérique du sud présentent une culture du tag, même si celle-ci est moins développée qu'en France. L'Afrique est moins urbanisée que l'Amérique du sud, et certains États ne disposent pas des outils nécessaires. Remarquons qu'au Sénégal, certains sont contraints de peindre des graffitis avec de l'huile de vidange (RADAR). Par ailleurs, l'autorité des États peut aussi jouer un rôle sur l'apparition des tags. En Namibie, des tagueurs lyonnais sont activement recherchés pour avoir « vandalisé » une ancienne gare de Garub (Philibert 2020), et la peine semble bien plus lourde que celle reçue en France pour un délit similaire. Néanmoins, la pratique témoigne souvent une lutte, comme l'illustre les Pixadores de São Paulo pratiquant un tag aux calligraphies différentes de celles connues en France, mais aux surfaces et aux idéologies revendicatrices analogues. D'autres zones, comme celle d'Exárcheia à Athènes, où le pouvoir semble suspendu, sont devenues de véritables panthéons mondiaux du tag. Pour certains tagueurs, Exárcheia est même devenu un lieu de culte. Mais c'est bien parce que ce quartier trouve sa singularité dans son abandon par les forces autoritaires qu'il peut jouir d'un tel statut; car si nulle part les tags n'étaient réprimandés et effacés, comme à Exárcheia, l'espace social qu'il charpente serait saturé et neutralisé. Le tag pourrait être considéré comme un marqueur

remarquable de l'occidentalisation. Il serait intéressant de se demander si l'espace social des tagueurs peut émerger uniquement lorsque les processus de globalisation sont suffisamment développés, à savoir un territoire porteur d'un système urbain, un modèle économique basé sur la croissance induisant des inégalités et une répression qui trouve son équilibre dans l'ambivalence entre le respect des droits de l'Homme et l'autorité étatique.

Il convient de rappeler que l'objectif principal de cet article vise à décloisonner l'image des tagueurs de la communauté imaginée dans laquelle ils sont enclavés, tout en affirmant qu'en tant que groupe complexe, composé de membres hétérogènes et majoritairement anti-hégémoniques, les tagueurs s'inscrivent au cœur des mécanismes territoriaux structurants la société, dans laquelle ils vivent et contre laquelle ils luttent.

**Marck Pépin**

*Université Laval,*

*marck.pepin.i@ulaval.ca*

## Notes

- 1 Afin de souligner l'hétérogénéité stylistique, j'ai fait le choix de regrouper à travers le terme « tag » tous les autres styles de graffiti représentant un *blaze*, la trace de l'artiste : throw-up, 3D, bubble, stickers, etc.
- 2 Pour l'historien Benedict Anderson, les « communautés imaginées » sont des communautés construites socialement par les personnes – ici les tagueurs – qui se perçoivent comme faisant partie de ce groupe, bien qu'ils ne se connaissent pas tous entre eux.
- 3 Le vandalisme désigne un acte de dégradation visant des biens publics ou privés. Les tagueurs se sont appropriés ce terme pour parler de leur propre pratique. De manière ironique, ils se désignent eux-mêmes comme des « vandales ».
- 4 Les acronymes utilisés comme nom de *crew* sont généralement l'expression réduite d'une expression, plus ou moins riche de sens.
- 5 Les tagueurs nommés sont inscrits en majuscule, en référence à leur *blaze*. Les tagueurs mentionnés en lettre minuscule ont préféré faire apparaître leur prénom. Certains ont choisi de conserver leur anonymat.

- 6 Des émeutes en France en 2005 ont éclaté après la mort de deux adolescents à Clichy-sous-Bois, une année marquée par des discriminations et des tensions sociales entre les jeunes et la police, Des tensions exacerbées par les propos jugés provocateurs de Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, en soutien affiché aux forces de l'ordre (Bonelli 2005).
- 7 Les *stickers* sont des auto-collants de petite dimension mentionnant la plupart du temps le nom d'un *crew* (Figure 2).
- 8 Latour développe la théorie de l'acteur-réseau à partir d'enquêtes sur des laboratoires et innovations techniques, où les non-humains désignent principalement des objets et des artefacts. Cela n'empêche pas d'élargir la notion à d'autres entités non humaines (animaux, plantes, esprits) dans d'autres contextes anthropologiques.
- 9 Il convient de souligner que les tags sont généralement perçus comme indésirables ou comme des souillures par les non-initiés, qu'il s'agisse des passants ou des habitants des lieux visés. C'est aussi en cela que le tag s'affirme comme contestataire, jusque dans sa forme.
- 10 Les tickets Interrails sont des forfaits de train permettant de voyager à travers plusieurs pays européens, offrant une grande flexibilité de trajets et de destination.
- 11 L'acide sur verre est une technique déjà présente lorsque le tag apparaît à New-York, mais elle est devenue plus fréquente de nos jours.
- 12 Bien que je ne puisse l'affirmer à partir de cet article, je soutiens que les autres formes artistiques réunies sous le hip-hop (rap, DJing, breakdance) s'en sont également affranchies.

## Références

- Anderson, Benedict, 1983. *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. Londres, Verso.
- Appadurai, Arjun, 2015. *Après le colonialisme: Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris, Payot.
- Aragau, Claire, Martine Berger, et Lionel Rougé, 2016. «Les classes moyennes dans les couronnes périurbaines: L'exemple de l'ouest de la région parisienne», *Cybergeo: European Journal of Geography, Espace, Société, Territoire*, 775. <https://doi.org/10.4000/cybergeo.27532>.
- Augé, Marc, 1992. *Non-lieux: Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris, Seuil.

- Baudrillard, Jean, 1968. *Le système des objets*. Paris, Gallimard.
- \_\_\_\_\_, 1976. « Kool Killer ou l'insurrection par les signes ». In J. Baudrillard (dir.), *L'échange symbolique ou la mort*, p. 125-137. Paris, Gallimard.
- \_\_\_\_\_, 1981. *Simulacre et simulation*. Paris, Éditions Galilée.
- Bennett, Andy, 2012. « Pour une réévaluation du concept de contre-culture », 9 (1) : 19-31. <https://doi.org/10.4000/volume.2941>.
- Beuscart, Jean-Samuel et Loïc Lafargue de Grangeneuve, 2003. « Comprendre le graffiti à New York et à Ivry (Note liminaire aux textes de Richard Lachmann et de Frédéric Vagneron) », *Terrains & travaux*, 5 : 47- 54. Consulté le 27 mai 2025, <https://shs.cairn.info/revue-terrains-et-travaux-2003-2-page-47?lang=fr>.
- Bonelli, Laurent, 2005. « Les raisons d'une colère », *Le Monde Diplomatique*, décembre 2005. Consulté le 20 juin 2025, <https://www.monde-diplomatique.fr/2005/12/BONELLI/12993>. Chapelon, Laurent, 2004. « Réseau ». *HyperGéo*, Encyclopédie électronique. Consulté le 27 mai 2025, <https://hypergeo.eu/reseau/>.
- Chivallon, Christine, 2007. « Retour sur la “communauté imaginée” d’Anderson : Essai de clarification théorique d’une notion restée floue », *Raisons politiques* 27, 131-172. Consulté le 27 mai 2025, <https://shs.cairn.info/revue-raisons-politiques-2007-3-page-131?lang=fr>.
- Debarbieux, Bernard, 2003. « Article Territoire ». In Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, p. 907-917. Paris, Belin.
- Giraut, Frédéric, 2008. « Conceptualiser le territoire : Construire les territoires », *Historiens et géographes*, 403 : 57-68.
- Géoconfluences, 2005. « Territoire, territorialisation, territorialité », École Normale Supérieure de Lyon, Consulté le 23 juin 2025, <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/territoires-territorialisation-territorialite>
- Gzeley, Nicolas, Laugero-lasserre, Nicolas, Lemoine, Stéphanie et Sophie Pujas, 2019. *L'art urbain*. Paris, Presses universitaires de France.
- Jaillet, Marie-Christine, 2009. « Contre le territoire, la “bonne distance” », In M. Vanier (dir.), *Territoires, Territorialité, Territorialisation. Controverses et perspectives*, p. 115-121. Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Kelling, L. George et James Q. Wilson, 1982. « Broken Windows : The Police and Neighborhood Safety » *The Atlantic*, Numéro de Mars. Consulté le 27 mai 2025, [https://media4.manhattan-institute.org/pdf/\\_atlantic\\_monthly-broken\\_windows.pdf](https://media4.manhattan-institute.org/pdf/_atlantic_monthly-broken_windows.pdf).

- Kokoreff, Michel, 1994. « La dimension spatiale des modes de vie des jeunes : Le cas d'une cité de la banlieue parisienne », *Sociétés contemporaines*, 17 : 29-49.
- Latour, Bruno, 1991. *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris , La Découverte.
- Lefebvre, Henri, 1967. « Le droit à la ville », *L'Homme et la société* 6 : 29-35.
- Lussault, Michel, 2016. « Le rural, de l'urbain qui s'ignore ? », *Tous urbains*, 14 : 36-43.
- \_\_\_\_\_, 2017. *Hyper-lieux. Les nouvelles géographies politiques de la mondialisation*. Paris, Seuil.
- Pagney Bénito-Espinal, Françoise et Nicolas Thierry, 2013. « Territoire, territorialité : Objets d'étude de la géographie pour une analyse des territoires de l'histoire antillaise Outre-Mers », *Revue d'histoire* 378-379 : 13-26. Consulté le 27 mai 2025, [https://www.persee.fr/doc/oultre\\_1631-0438\\_2013\\_num\\_100\\_378\\_4995](https://www.persee.fr/doc/oultre_1631-0438_2013_num_100_378_4995).
- Patrick, Louis et Laurent Prinaz, 1990. *Skinheads, Taggers, Zulus & co*. Paris : La Table Ronde.
- Philibert, Anne-Elizabeth, 2020. « Des gaffeurs lyonnais recherchés pour avoir vandalisé un monument historique en Namibie », *Le Point*, 6 mars.
- Raffestin, Claude, 1997. « Réinventer l'hospitalité », *Communications*, 65 : 165-177.
- Retaillé, Denis, 2009. « Malaise dans la géographie : L'espace est mobile ». In M. Vanier (dir.), *Territoires, Territorialité, Territorialisation : Controverses et perspective*, p. 97-114. Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Serres, Michel, 1980. *Le Parasite*. Paris, Grasset.
- Shulman, David, 2017. *Jean-Michel Basquiat, la rage créative*. Strasbourg: Arte, 53min.
- Tarde, Gabriel, 1890. *Les lois de l'imitation*. Paris, Les Empêcheurs de penser en rond (2001).
- Vieillard-Baron, Hervé, 2011. *Banlieues et périphéries : Des singularités françaises aux réalités mondiales*. Vanves, Hachette Éducation.